

LES CAPRICES DU DESTIN

Sylvie St-Laurent

Copyright C 2015 Sylvie St-Laurent

À la mémoire de ma complice, Huguette Paré. Tu me manques...

CHAPITRE 1

La première journée de l'été 2000 avait atteint des records de chaleur. Elle laissait présager une saison pleine de promesses. Du moins, Bertrand le pressentit en arpentant le jardin de ses parents. Il fit une pause pour griller une cigarette, la tête appuyée contre le dossier d'une chaise longue en contemplant le ciel éclairé par le soleil couchant. Il y somnola jusqu'à ce l'arc de la lune se montre, semblable à une virgule posée sur la voûte d'azur foncé. La soirée s'annonçait tout aussi belle, quoique plus fraîche.

Vers vingt-deux heures, avec une frénésie inhabituelle chez lui, il partit rejoindre son cousin en vue d'une sortie, entre célibataires, avait précisé Pierre, au téléphone, quelques heures plus tôt. Il se présenta chez Pierre, à l'heure convenue, avec la ferme intention de jouir de cette soirée bien qu'il soit torturé par des relents de culpabilité.

Il faut que tu profites de ta liberté provisoire, le rassura Pierre en le taquinant. Tu as le droit de t'amuser un peu avant de te mettre la corde au cou.

Il joignit le geste à la parole. En mimant une pendaison, il tira sur sa cravate de cuir noir. Tu sais pourquoi les hommes portent une cravate? renchérit-il.

Bertrand haussa les épaules. Il donnait sa langue à tous les chats de la terre.

C'est plus élégant qu'une laisse, poursuivit Pierre en lui administrant une grande claque dans le dos.

« Très drôle », pensa Bertrand, en se remémorant la scène pénible, subie deux semaines auparavant, quand il avait demandé à sa petite amie une période de réflexion avant de faire le grand saut.

Carole et lui se fréquentaient depuis plus de deux ans quand elle avait commencé à exercer des pressions pour le convaincre que le mariage restait la seule solution. Bertrand ne se sentait pas prêt. Il lui avait proposé le concubinage, ce qui l'avait calmée pendant quelque temps; mais après six mois de vie commune, elle revenait à la charge, très sûre d'elle, en lançant cette fois un ultimatum: le mariage ou la séparation.

« J'ai vingtsept ans, je veux des enfants, je n'ai pas de temps à perdre », résumait à peu de choses près le discours qu'elle lui avait tenu lors de leur dernière conversation.

C'était clair, quoi, le mariage ou rien. Menacé et ne voulant pas céder aux pressions ou au chantage, Bertrand avait fait ses valises et était retourné vivre chez ses parents, le temps d'évaluer la situation et de prendre une décision. Il considérait qu'il ne pourrait arriver à se fixer s'ils demeuraient ensemble, dans le même décor, en partageant la même routine. Il lui avait demandé au moins un mois de réflexion, Ce n'était pas trop, estimait-il pour penser à s'engager pour la vie.

Carole n'avait pas prévu cette réaction mais avait encaissé le coup, confiante qu'il reviendrait au bout de quelques jours en la suppliant de l'épouser. Cependant, deux semaines s'étaient

écoulées depuis sans qu'il ait donné signe de vie.

Pourquoi cette maladie de se marier? À peu près toutes les filles qu'il connaissait éprouvaient le même désir: se marier et avoir des enfants. Ses deux soeurs, ses cousines et les filles qu'il avait fréquentées avaient toutes cette obsession en tête et Carole ne faisait pas exception à la règle. Même s'ils vivaient ensemble, elle n'était pas encore satisfaite! Tant qu'elle n'aurait pas une bague au doigt, elle ne le laisserait pas tranquille. Elle contrôlait déjà pourtant à peu près tout: les finances et ses allées et venues. Elle avait coupé sa soirée de sortie hebdomadaire à la brasserie avec les copains, instauré le rituel des visites dominicales aux parents – il se plaisait à les appeler les visites paroissiales. Sans grand succès, elle avait même essayé de changer, ses habitudes alimentaires. Non, mais que voulait-elle de plus, merde?

Assez curieusement, même s'il commençait à étouffer dans cette relation, les deux premières semaines de séparation avaient été assez pénibles. Tout était si routinier et si bien organisé avec Carole trop, il le réalisait maintenant qu'il s'était senti désorienté, voire un peu seul. Pour cette raison, son cousin, un célibataire endurci, vint à la rescousse en insistant pour l'emmener à cette nouvelle discothèque dont tout le monde parlait. Bertrand accepta après s'être fait prier un peu, pour se donner bonne conscience.

Tu n'as pas besoin d'avoir peur de rencontrer Carole, tu sais très bien que tu n'as aucune chance qu'elle soit là.

Pierre emprunta un air précieux pour ajouter: "trop de fumée, trop de bruit, trop de monde, ça me donne la migraine"

Arrête de te moquer, O.K. j'y vais.

Au début de la soirée Bertrand se contenta d'abord d'examiner les lieux. Assez vaste, le plancher de danse du "Laser 2000" était situé au milieu de la salle. Au plafond, des lumières de toutes sortes clignotaient. L'effet l'agaçait mais il en fit abstraction au bout d'un moment. Deux bars où régnait une activité incessante étaient installés à chaque extrémité de la salle. Des deux autres côtés de la pièce, en plus des tables conventionnelles, se faisaient face de petits salons en forme de coquille où l'on pouvait asseoir une dizaine de personnes autour d'une table en demilune.

Après s'être familiarisé avec l'endroit, il s'attarda à observer les gens. On en retrouvait vraiment pour tous les goûts et de tous les âges. Des adolescents déambulaient, déguisés en adultes, probablement entrés en présentant des cartes d'identité falsifiant leur âge. Des moins jeunes détonnaient un peu dans ce genre d'endroit très à la mode. À en juger par certains accoutrements, il se demanda même s'il ne se trouvait pas à une mascarade. Il s'amusa à

regarder évoluer toute cette faune en sirotant une bière, au bar, avec son cousin. En rencontrant de vieux copains avec lesquels il se promit de renouer, il prit conscience qu'il n'avait pas mis les pieds dans une discothèque depuis plus d'un an, à cause de « Carolelaprécieuse », comme l'appelait souvent Pierre.

En poursuivant son étude de mœurs, il repéra un joyeux groupe dans l'un des petits salons et les observa pendant un moment. Il régnait beaucoup d'animation. De toute évidence, quelqu'un fêtait son anniversaire. On buvait du champagne et les jeunes gens allaient et venaient continuellement du plancher de danse à leurs places. Assise avec eux, une jeune fille n'avait pas l'air de s'amuser autant que les autres, même si elle ne refusait pratiquement pas une danse.

Aussi, lorsque son cousin se plaignit de n'être pas très populaire, il eut envie de s'amuser un peu à ses dépens, pour une fois.

Tu ne sais pas comment t'y prendre... Regardemoi faire.

Conscient que Pierre ne le lâchait pas des yeux, il se dirigea calmement vers la jeune fille qu'il avait repérée un peu plus tôt. Elle ne pourrait pas lui faire l'affront de refuser, elle venait de danser avec un type à la peau couleur chocolat.

De sa haute silhouette, il se pencha vers elle pour l'inviter. À son grand soulagement, elle accepta avec empressement en lui confiant qu'il s'agissait justement de sa chanson favorite. Il avait reconnu la voix d'Elton John et s'informa auprès d'elle du titre de la chanson. En guise de réponse, elle se dirigea vers le plancher de danse en fredonnant le refrain: "I dont wanna go on with you like that..." En passant devant son cousin, Bertrand lui lança un clin d'oeil, très sûr de lui, en savourant déjà la bonne blague.

Au premier coup d'oeil, d'abord discret, il en arriva à la conclusion qu'il ne pouvait que se féliciter de son choix. Par la suite, il eut le loisir de l'épier à sa guise puisqu'elle fermait souvent les yeux, en dansant, comme si elle puisait quelque chose au fond d'elle-même. Il ne pouvait identifier quoi au juste.

La minijupe fleurie qu'elle portait mettait en valeur ses longues jambes fines. Le bustier assorti qui lui découvrait le dos laissait entrevoir une peau satinée, légèrement hâlée. Elle était de taille moyenne, délicate, avec un visage aux traits fins encadré par des cheveux châtain. Ils flottaient librement sur ses épaules. Des dégradés sur les côtés et une frange irrégulière lui donnaient un air coquin. Son regard frappa Bertrand. Elle fixait sur lui de grands yeux d'un vert pâle. Hypnotisé, il avait du mal à détacher son regard du sien. Il se souvint qu'enfant, il avait adopté un chaton avec des yeux semblables.

En essayant de suivre ses pas et de s'accorder à son rythme, il eut l'impression de découvrir l'inspiration. Il éprouva la sensation de se sentir moins empoté. En la regardant improviser, il put constater aussi qu'il n'était finalement qu'un accessoire, tant sa présence semblait superficielle. Elle donnait l'illusion de danser avec lui

alors qu'elle bougeait pour elle en faisant corps avec la musique, les yeux fermés, le plus souvent, comme si elle ne voulait pas créer de lien. Se servait-elle de lui comme instrument d'évasion?

Elle lui apparut tout à fait inaccessible et irréelle. À son attitude, il ne savait pas trop s'il devait engager une conversation; après tout, il ne s'était pas trouvé dans cette situation depuis plus de deux ans et se sentait un peu maladroit. Comme elle ne fit rien, non plus, pour rompre le silence, il risqua une première question.

Tu viens souvent ici?

Aussitôt lâché, il eut peur d'entendre:

Oui, mais j pense que j'reviendrai plus comme dans cette chanson du groupe "Rock et Belles Oreilles" qu'on entendait souvent à la radio ces derniers temps.

Il fut soulagé quand elle répondit, sans se moquer, qu'elle y venait souvent. Il ajouta que de son côté, c'était la première fois qu'il mettait les pieds ici mais sûrement pas la dernière. Pour toute réponse, elle sourit. Deux petites fossettes se creusèrent sur ses joues, lui donnant un air espiègle, presque enjoué. Pourtant, tout à l'heure, lorsqu'il l'observait, il aurait juré, à son air mélancolique, qu'elle aurait préféré se trouver ailleurs. Elle avait l'air triste et absente, perdue dans un rêve inaccessible.

Le discjockey rompit le charme en enchaînant avec une lambada. Bertrand l'avait vue s'exécuter plus tôt et n'avait pas l'intention de faire piètre figure. Il la raccompagna à sa place en la remerciant. L'idée lui vint de fausser compagnie à Pierre et de se faufiler dans le groupe. Il repéra deux places libres à ses côtés et demanda s'il pouvait se joindre au groupe sans avoir l'air de s'imposer. Elle acquiesça d'un mouvement de tête. Il fit signe à son cousin de venir le rejoindre. Elle présenta les jeunes gens attablés avec elle, en finissant par sa soeur Martine et mentionna qu'on fêtait ce soir l'anniversaire de cette dernière. Bertrand distribua distraitement des poignées de main en s'attardant à Martine pour lui offrir ses vœux. À première vue, elle ressemblait à sa soeur, en moins jolie, en moins féminine, en plus grassette mais en plus exubérante. Il remarqua les mêmes yeux troublants.

Et toi, tu dois bien avoir un nom aussi? questionna Bertrand, d'un air ironique.

Elle rougit, confuse.

Julie, Julie Parent, bredouillatelle.

Bertrand, Bertrand Pépin, fitil en l'imitant.

Il emprisonna sa petite main dans la sienne un instant en la regardant d'un air insistant.

Tu as de très beaux yeux, Julie Parent, reprit-il, mais ça ne doit pas être très original de le dire. Tu as du l'entendre souvent.

Elle baissa les yeux, intimidée.

Je ne veux pas que tu penses que je te le dis pour te *cruiser*, corrigea-t-il. Je dis ce que je pense, c'est tout.

Il n'insista pas davantage et encore moins pour qu'elle lui accorde un *slow*. Julie lui consacra toutes les danses qu'il voulut. Elle ne lui faussa compagnie que pour un merengue et un rock'n'roll. Pendant qu'il en profitait pour admirer son aisance à suivre le rythme de la musique, il s'étonna qu'on fasse tourner tous les genres de musique dans cette discothèque récemment ouverte et qui se voulait branchée. Il en fit la remarque à son cousin.

-Tantôt, ils vont nous mettre un *set carré*, répondit ce dernier, pincé sans rire.

Bertrand s'esclaffa.

-Tu ris, mais c'est arrivé une fois, intervint Martine. C'était la veille du jour de l'an.

À la fin de la soirée, quand Julie manifesta le désir de rentrer, Bertrand lui offrit de la raccompagner. Elle refusa poliment. D'abord déçu, il parvint à se convaincre qu'il s'agissait d'un bon signe: elle ne partait pas avec le premier venu. Elle était donc une fille bien.

En rentrant, il se félicita d'avoir accepté l'invitation de son cousin. Il ne s'était pas amusé ainsi depuis un bon moment. Comme s'il recouvrait soudainement la mémoire, il réalisa qu'il n'avait pas repensé à Carole de toute la soirée et se souvint que sa mère lui avait dit qu'elle avait téléphoné à trois reprises. Il avait bien essayé de la joindre avant de sortir, sans succès. Il éprouva des remords et se sentit quelque peu déloyal envers elle. Cependant, pour ne pas gâcher le souvenir agréable de la soirée qu'il venait de passer il écarta très vite cette pensée comme on chasse une mouche importune.

Chapitre 2

Depuis deux semaines, le samedi représentait un jour de congé et de flânerie. Lorsqu'il vivait avec Carole, Bertrand était soumis au shopping. Elle lui imposait quelques travaux ou des sorties qui ne l'intéressaient guère : des expositions ou des musées. Il suivait, pour acheter la paix.

Peu habitué à "bambocher" une expression qu'employait souvent Carole Bertrand se leva vers onze heures avec l'intention de la rejoindre au plus tôt, histoire de minimiser les dégâts.

Étant donné qu'il avait croisé des amies de cette dernière, la veille, elle savait probablement déjà, à l'heure actuelle, qu'il s'était remis à fréquenter les discothèques car dans leur petite ville les nouvelles voyageaient vite, alimentées par les mauvaises langues qui se faisaient un plaisir de colporter les derniers ragots.

À l'idée de devoir affronter Carole, il sentit tout à coup son courage l'abandonner. Il était perdu et condamné d'avance. Elle serait furieuse et s'y prendrait si habilement qu'elle finirait probablement par le convaincre qu'il avait tort et qu'il était coupable de trahison. Mais cette fois, il ne la laisserait pas faire. Elle ne mènerait plus sa vie. Confusément, il sentait qu'ils ne pouvaient plus continuer à vivre ainsi et que son cousin avait peut-être raison: il était bonasse. Depuis le début de leur relation, il avait cédé sur presque tout, excepté la cigarette. Carole voulait qu'il cesse de fumer. Par opposition, comme un enfant défie ses parents, il lui avait tenu tête.

Il alluma une cigarette, la porta à ses lèvres et en tira une bouffée en savourant sa petite victoire. C'était bien peu d'avoir gagné sur ce point, s'il faisait le compte, mais il y tenait.

À la seule pensée qu'il allait revoir Julie, le soir même, ses idées noires s'envolèrent. Il ne se laisserait pas abattre. Hier, devant son insistance à la revoir, elle avait promis qu'elle serait là, le lendemain, cette Cendrillon des temps modernes qui s'était enfuie, en taxi, à deux heures du matin. Il réalisa qu'il aurait été prêt à la suivre n'importe où. Envahi par un sentiment de culpabilité et torturé par les remords, il se jura d'être honnête envers Carole et de mettre un terme à son attente. Pour lui, cet incident signifiait clairement une chose : il devait rompre avec sa maîtresse puisque la première inconnue rencontrée avait réussi à le troubler.

En entrant dans la cuisine, il y trouva sa mère qui s'affairait à la préparation du repas. Elle manifesta son mécontentement en l'abordant sèchement, sans préambule.

Tu vas déjeuner ou dîner?

Dîner, mais je n'ai pas très faim.

Pas étonnant avec la vie que tu mènes! Astu rejoint Carole?

J'ai essayé hier, pas de réponse. Je vais la rappeler aujourd'hui.

Il se domina pour rester calme et garder un ton détaché.

J'espère, Eh! que j'ai donc hâte que tu te cases. Tu ne devrais pas te tenir avec Pierre, il n'est pas assez sérieux. Il me semble que tu étais bien avec Carole. Pourquoi tout remettre en question?

Il haussa le ton:

C'est mieux de tout remettre en question avant le mariage, qu'après avec des enfants.

En faisant référence à son frère aîné, Yvan, le favori de sa mère, récemment divorcé, qui

avait obtenu la garde partagée des enfants avec son épouse, Bertrand savait qu'il blessait sa mère mais que c'était la seule façon de lui clouer le bec.

Il quitta la pièce en coup de vent. Depuis qu'il était de retour chez ses parents, toute la famille se mêlait de ses affaires de coeur, y compris sa jeune soeur, Jacinthe, qu'il soupçonnait d'ailleurs de tout colporter sur son compte à Carole. Il mettrait un terme à cette situation. Décidé, il s'isola pour téléphoner à son cousin.

Salut, c'est moi.
Salut, toi.

Sans tourner autour du pot, il attaqua.

Est-ce que je peux rester chez vous, quelques jours, le temps que je me trouve un appartement?

Le trouble est pris?

C'est l'enfer, tu connais ma mère et ma soeur...

Ouais. Aucun problème, si ça ne te fait rien de faire du camping dans

Le salon.

Merci, vieux. C'est juste pour quelques jours. À cet après-midi.

O.K. À tantôt.

Il tenta de joindre Carole à nouveau, sans succès. Même s'il savait qu'il ne faisait que retarder l'échéance, il fut soulagé qu'elle soit absente. Il engloutit son dîner en vitesse, sans dire un mot et s'empessa de ramasser ses affaires tout en se préparant mentalement à annoncer la nouvelle de son départ à sa mère.

Avant de quitter la maison, il se dirigea vers le "petit bureau", seule pièce de la maison où son père avait la permission de fumer. Il s'y était aménagé un petit coin tranquille où il se réfugiait, en général après les repas, pour lire son journal ou regarder la télé.

Personne ne mettait les pieds dans son petit oasis de paix, pas même Fernande, son épouse, pour y faire le ménage. Il y savourait la sainte paix.

Pour manifester sa présence, Bertrand frappa à la porte qui demeurait toujours fermée. Son père l'invita à entrer. Le fils poussa la porte et pénétra dans la pièce aux boiseries sombres où l'odeur du tabac régnait en maître. Il huma ce parfum qui lui plaisait particulièrement.

Quand j'étais petit, j'avais peur d'entrer ici, confiait-il à son père. Je pensais que c'était plein de monstres...

Roger déposa son journal sur le vieux secrétaire hérité de son père.

J'avoue que tu avais l'imagination fertile, mais ça ne doit pas être de ça que tu veux me parler, répliquait-il, l'oeil malicieux.

Bertrand esquissa un sourire penaud.

Où est maman?

Partie magasiner avec ta soeur.
C'est peut-être mieux de même. Je déménage chez Pierre en attendant de me trouver un appartement.

Son père eut l'air surpris.
Tu n'es pas bien ici?
Maman et Jacinthe sont toujours sur mon dos.
Je ne peux pas te contredire là-dessus.
Maman va penser que j'en ai profité pour me sauver pendant qu'elle était partie.
Ne t'occupe pas de ça, je vais parler à ta mère.
Merci bien.
Vastu venir dîner demain, c'est dimanche?
Non, je ne pense pas. Ne le prends pas mal, mais il faut que je prenne un *break* de la famille.
Bon, on se revoit à l'ouvrage, lundi, d'abord.
C'est ça... À lundi...

Derrière la fenêtre, à travers le rideau, Roger, songeur, regarda son fils entasser les bagages dans le coffre arrière de sa voiture et s'éloigner au volant de sa HONDA CRX noire. De tous ses enfants, de ses deux filles et de ses trois fils, Bertrand lui ressemblait le plus, physiquement et moralement. Il était également le seul qui avait manifesté de l'intérêt pour l'entreprise familiale de plomberie, montée par le père de Roger, bien des années auparavant.

Aussi, lorsque Fernande reprochait à son mari d'avoir un faible pour Bertrand, il ne s'en défendait même plus. Il était persuadé que sa préférence était parfaitement justifiée et tout à fait pardonnable.

Chapitre 3

Quand Bertrand et Pierre entrèrent au "Laser 2000", la discothèque était déjà bondée.
D'un geste qu'il croyait pourtant discret Bertrand balaya la salle du regard.
Elle est sur le plancher de danse, lui chuchota Pierre à l'oreille, sur le ton de la confidence, la bouche fendue jusqu'aux oreilles.
Qui ça?
Ne fais pas l'innocent... La fille aux yeux verts, la soeur de l'autre...

Bertrand haussa les épaules comme si la présence de Julie le rendait complètement indifférent. À certains moments, son cousin lui tapait royalement sur les nerfs et il devait bien admettre que sa mère avait raison au moins sur un point: c'était vrai que Pierre n'était pas très sérieux, quelquefois.

Pierre ne perdit pas une minute et se dirigea vers Martine et sa bande. D'un grand geste de la main, il fit signe à Bertrand de le rejoindre. Sur la piste de danse, Julie dansait un merengue avec Emmanuel, le même noir qui l'avait invitée à quelques reprises, la veille, privant ainsi Bertrand de sa présence. En les regardant évoluer, le jeune homme se demanda, avec une pointe de jalousie, comment quelqu'un d'aussi court et trapu que cet avorton pouvait s'exécuter avec autant de grâce et d'aisance. Ce nain, ce "grosgras" comme il l'avait surnommé était exactement de la même taille que Julie. À sa vue, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une certaine répugnance. C'était plus fort que lui.

Martine le tira de ses ruminations :

-Il danse bien, notre professeur de danse, hein?

Il cacha sa convoitise et répondit sans grande conviction:

Ouais. Mais je le trouve vulgaire. Hier, il n'a pas arrêté de dire des cochonneries.

Il a des défauts, comme tout le monde. Nous autres, on fait semblant de pas entendre ses conneries. Avec les nouveaux, il s'essaie tout le temps. Il essaie de provoquer, c'est tout...

Emmanuel raccompagna Julie en la tenant par la taille, ce qui eut pour effet d'irriter Bertrand. D'autant plus qu'il le salua d'un signe de tête en soutenant son regard avec défi. Histoire d'enfoncer le clou, il l'embrassa sur la joue pour la remercier de lui avoir consacré une danse. Bertrand frémit de dégoût en se demandant comment elle pouvait supporter ses grosses lèvres charnues sur sa peau, son odeur, et ses cheveux courts et crépus d'où suintaient des gouttes de sueur. En observant l'individu à l'air lubrique, il ne doutait plus que l'homme descendait du singe. Il ne put s'empêcher d'en faire la remarque à son cousin, à voix basse.

Tu ne serais pas un peu raciste, par hasard?

Pantoute, il serait blanc que ce serait pareil.

Pierre le regarda, incrédule :

En plus d'être noir, il a un accent français, ça ne te tape pas sur les nerfs?

Touché, pensa Bertrand qui fit semblant d'ignorer la répartie lui rappelant qu'un Français avait fait la cour à Carole, tout récemment, en ignorant délibérément qu'elle vivait avec quelqu'un. L'individu en question l'avait harcelée au travail et à la maison, jusqu'à ce qu'il tombe sur Bertrand, au téléphone, qui lui avait réglé son compte.

Julie le salua discrètement. Il voulut lui offrir une consommation mais elle insista pour la payer.

N'aie pas peur. Je ne te demanderai rien en retour.

Rien à voir...

Elle lui expliqua que, comme bien des jeunes filles, elle tenait à conserver son autonomie.

O.K. fitil en se soumettant. Quand tu auras envie de danser, faismoi signe...

D'accord.

La conversation tomba à l'eau. Il n'était pourtant pas du genre timide et il ne comprenait pas pourquoi cette fille le troublait autant. Avant de l'aborder, il mesurait ses paroles, pesait ses gestes comme s'il avait affaire à un animal effarouché, difficile à apprivoiser.

Pendant qu'elle conversait avec une amie, il l'observa, à la dérobée. Elle expliquait quelque chose à sa copine en faisant de grands gestes avec les mains. Il comprit qu'elles parlaient de vêtements et réalisa qu'il ne savait pratiquement rien d'elle, à part son nom. Quand elle se retrouva seule, il s'approcha d'elle pour lui offrir une cigarette.

Je ne fume pas, j'ai horreur de ça.

Pas une autre qui a en a contre la cigarette! pensatil.
Alors, ce sera mon dernier paquet.

Elle ne le prit pas au sérieux. Comme elle ne fit rien pour relancer la conversation, il revint à la charge.

Tu as quel âge?

Vingtdeux, pourquoi?

Pour savoir. Donc on a cinq ans de différence.

Tu n'as pas vingt-sept ans! Je ne te crois pas.

Dans six jours...

Elle le considéra, sceptique. Cette situation ne le surprit pas. Amusé, il sortit son permis de conduire et le lui tendit. Elle dut se rendre à l'évidence, un peu gênée.

Ce n'est pas la première fois que ça m'arrive, ajoutatil pour l'excuser. Ce n'est pas pour rien qu'on m'appelle "Baby Face", mais pour te faire pardonner il faut que tu viennes danser.

Indécise, elle ne réagit pas tout de suite. Elle suivit Martine et Pierre du regard. Comme bien d'autres couples, ils se dirigeaient vers la piste. Il sentit son hésitation et décida de détendre l'atmosphère en plaisantant.

N'aie pas peur. Je vais bien me tenir. Sinon, tu me planteras tout seul au milieu du plancher de danse.

Elle sourit.

D'accord, on fera un essai au prochain slow.

Tu as l'air méfiante... Tu as dû en voir de tous les genres, jesuspose...

En effet! s'emporta-t-elle. Je ne peux pas tolérer les gars qui rôdent toute la soirée, une bière à la main, comme s'ils évaluaient la marchandise, qui te demandent jamais pour danser à moins que ce soit un slow et qui se jettent sur toi comme un vautour sur une proie. Ou qui t'engueulent si tu refuses de danser.

NON?

Si tu savais... Mais au moins, Martine et moi, on a moins ce problème là depuis qu'on vient avec notre groupe d'amis. On se fait moins *achaler*.

Est-ce que tu m'as pris pour un « achalant », hier?

Non, se détenditelle en renversant la tête avec élégance, je me

fié à mon intuition... tu n'as pas la tête à ça, tu sais.

Il faut une tête spéciale? continuait-il, heureux d'avoir trouvé un sujet capable de lui délier la langue.

Oui, tiens je vais t'en montrer, fit-elle en faisant le tour de la salle d'un oeil scrutateur.

Au grand amusement de Bertrand, elle lui désigna quelques spécimens.

Emmanuel, n'entre pas dans cette catégorie-là, par hasard? Risqua Bertrand.

Oui, mais on l'a mis à sa place. Il sait à quoi s'en tenir maintenant.

Ah! c'est ça qui arrive aux belles filles, elles se font *achaler*.

Arrête de te moquer, le grondait-elle.

Je ne me moque pas... O.K. peut-être un peu, mais ce n'est pas méchant.

La voix sensuelle et un peu cassée de Claude Barzotti emplissait maintenant la salle.

Bertrand prit la main de Julie pour l'entraîner.

Tu as promis, tu n'as plus l'choix, fit-il sur le ton de la plaisanterie.

Ils rejoignirent Martine et Pierre, qui dansaient, étroitement enlacés.

Paupières closes, sa soeur fredonnait tout bas les paroles de la chanson.

Bertrand et Pierre échangèrent un regard complice.

Danser, du regard et des mains t'apprivoiser

Une proposition, un pourparler

Une invitation à tout oublier

Tanguer, comme les radeaux dérivent, les canoes

Comme le vin enivre se griser

Comme un tango tanguer, se renverser

Tomber, comme l'oiseau porté par les grands vents

Comme le bateau au fond de l'océan

Comme on choisit le vide, le néant

Aimemoi...

Pour la première fois, Bertrand prêta attention aux paroles de la

mélodie qu'il avait pourtant entendu maintes et maintes fois. C'était

comme si un autre que lui avait trouvé les mots pour exprimer ce qu'il

ressentait en ce moment. Il emprisonna Julie dans ses bras, pour se

prouver qu'il ne rêvait pas. Grisés par l'alcool, enivrés par la musique,

ils dérivèrent silencieusement dans un engourdissement exquis, moment

privilegié, hors du temps. Julie appuya sa tête contre sa poitrine

mais se ressaisit aussitôt comme si elle avait eu un moment d'égarement.

Tout doucement, d'un geste rassurant de la main, il l'invita à s'abandonner tout contre lui sans réticence.

Danser, fermer les yeux, ne surtout plus penser

Du bout des doigts te toucher, te troubler

*Dire que je danse mais t'apprivoiser
Tomber dans cet orage mourir foudroyé
Dans ce volcan me perdre et m'y brûler
Mourir d'amour et en ressusciter
Aimemoi...*

Quand le discjockey enchaîna avec une ballade du groupe "Motion",
Julie s'apprêta à quitter la piste de danse en remerciant Bertrand.
Quoi? je n'ai pas été correct? Tu me plantes là, raillatil.
Non, ce n'est pas ça, bafouillatelle.
Alors, un autre, imploratil.

Elle accepta d'un signe de tête.
*Danse, danse avec moi
Danse un pas vers moi*

Le refrain à peine entamé, brusquement, le charme se brisa lorsqu'une jeune femme tapota sur l'épaule de Bertrand:
J'ai à te parler...

Il quitta sa rêverie pour redescendre brutalement sur terre, en éprouvant la sensation de sauter dans le vide, en chute libre. Quelques secondes lui furent nécessaires pour se ressaisir. Certain que tous les regards étaient braqués sur eux, il s'immobilisa. Il n'arrivait pas à se résoudre à libérer Julie de son étreinte de peur qu'elle ne disparaisse, comme dans ces rêves où tout s'envole au petit matin.

Julie, déconcertée, dévisagea la jeune femme qui se tenait en face d'eux. L'inconnue la toisa d'un regard méprisant et répéta sèchement, en s'adressant à Bertrand:
J'ai à te parler...

Humilié, il raccompagna Julie à sa place en s'excusant auprès d'elle:
Je n'en ai pas pour longtemps, je reviens...

Visiblement amusé par la scène qui venait de se dérouler sous ses yeux, Pierre l'accosta:
Tu as des problèmes, mon Bertrand?

Pour toute réponse, il le fusilla du regard en lâchant un juron. Non loin de là, Carole attendait qu'il se décide à la suivre. Sans cacher son irritation, il lui fit signe d'un air agacé, se surprenant lui-même de sa brusquerie:
ARRIVE!

En lui emboîtant le pas, elle commença à se demander si elle avait joué la bonne carte en le poursuivant ainsi. Il poussa rageusement la porte et se précipita audehors le premier. Il était

si furieux qu'il en oubliait les bonnes manières, ne putelle s'empêcher de constater.

Chapitre 4

L'air frais et vivifiant du dehors le calma un peu. Il inspira longuement. En s'oxygénant les poumons, il eut l'impression de clarifier en même temps ses idées. Il entama maladroitement la conversation avec des banalités:

Mais qu'est-ce que tu as fait à tes cheveux? Un peu plus plus, je ne te reconnaissais pas!

Des cheveux bruns, longs, elle était passée aux milongs, bouclés, avec des reflets roux. Elle répondit agacée:

J'avais besoin de changement. Mais ce n'est pas pour parler de ça que Je suis là. Ta soeur m'a dit que je te trouverais ici.

Ça ne m'étonne pas d'elle.

J'ai essayé de t'appeler je ne sais pas combien de fois, tu n'étais jamais là.

Moi aussi j'ai essayé, Carole. Je n'ai pas été plus chanceux.

Tu me dois des explications.

Irrité, il haussa le ton.

Je ne te dois rien du tout. J'avais demandé un mois de réflexion, il me reste encore du temps....

Un mois de réflexion, mon oeil, tu n'as jamais tant bamboché de ta vie. Tu ne m'as pas donné de nouvelles, tu n'es pas venu me voir une fois.

Je suis obligée de te courir dans les discothèques pour te parler et

Je te trouve dans les bras d'une autre. Tu perds pas ton temps! Pendant ce tempslà, moi, je t'attends comme une... dinde.

Sa voix se brisa. Elle était au bord des larmes. Bertrand la dévisagea avec surprise: elle n'était pourtant pas du genre à se laisser émouvoir facilement. Avec ses grands yeux bruns, humides et ses cheveux bouclés elle lui fit penser à un épagneul en quête d'un peu d'attention et d'un peu d'affection. Il se racla la gorge en plaçant son poing devant sa bouche pour camoufler le sourire qu'avait fait naître cette caricature digne d'entrer dans le répertoire des plus belles farces plates de son cousin.

Avant que les choses ne tournent trop mal, il proposa:

Veuxtu qu'on dîne ensemble demain, on pourrait parler de tout ça.
Pourquoi demain, pourquoi pas maintenant? On pourrait aller
à l'appartement, on serait plus tranquille.

Il hésita un moment. Il aurait préféré une rencontre en terrain neutre.
Il avait conscience qu'en retournant dans leur appartement, il devenait
plus vulnérable, captif de leur passé, de leurs souvenirs et qu'elle
essaierait probablement de le piéger. D'un autre côté, il fallait
régler au plus tôt cette situation. Le plus tôt serait le mieux.
Attendsmoi ici, je reviens.

Il avait manoeuvré si vite qu'il n'eut pas le temps de remarquer qu'elle
était offensée. Il était déjà de retour à l'intérieur de la discothèque.
Il se dirigea vers Julie d'un pas rapide. À son air contrarié, elle
s'informa aussitôt:

Des problèmes?
Ouais. Mon ancienne blonde veut me parler.

Honteux de sa réponse, il enchaîna aussitôt:
Écoute, je vais la ramener chez elle. On a des choses à régler. J'espère
pouvoir revenir mais je ne peux rien promettre. J'aimerais te voir demain.
Veuxtu aller bruncher ou aller au cinéma?

Elle figea, prise au dépourvu. Martine qui suivait la conversation avec intérêt décida de
venir à la rescousse.

On avait l'intention d'aller faire de l'équitation, demain. On pourrait
y aller tous ensemble.

Pierre montra tout de suite beaucoup d'enthousiasme. Bertrand approuva
avec un peu plus de retenue. De son côté, Julie se sentit coincée mais
finit par céder.

Avant de la quitter, Bertrand plongea un regard insistant dans ses
yeux pâles pour puiser les forces nécessaires au combat inévitable
qui l'opposerait à Carole.

Bon, à demain d'abord, fitil en posant une main sur le bras
de Julie comme s'il s'ancrait à elle.

En sachant qu'il reverrait Julie, le lendemain, Bertrand put rejoindre
Carole le coeur plus léger. Il ne prêta pas attention à son air exaspéré
et était bien résolu à ce que les heures à venir ne soient
pas trop pénibles, malgré tout.

Quelques minutes plus tard, en mettant le pied dans l'appartement, il éprouva la désagréable

sensation d'étouffer. L'intérieur en était impeccable, tel qu'il l'avait laissé trois semaines auparavant. Carole ne pouvait tolérer le moindre désordre. Au début de leur cohabitation, il la taquinait en lui disant que leur appartement n'était pas obligé de ressembler à ceux des reportages d'une revue de décoration intérieure. Puis, peu à peu, c'était devenu un sujet de dispute entre eux, l'un parmi tant d'autres.

Pour dominer son angoisse il s'affaira à faire du café, prévoyant qu'il en aurait besoin pour rester alerte. Carole l'observait en se tamponnant les yeux avec un papiermouchoir. Elle était toute barbouillée de mascara. Il se dit que pour une esthéticienne elle aurait pu choisir un produit de meilleure qualité. Il repensa à ce qu'elle lui avait dit, en chemin, dans la voiture: elle avait peut-être raison, au fond, d'avancer que l'influence de son cousin et son humour souvent déplacé commençaient à déteindre sur lui.

Désarmée, Carole réalisait que leur amour s'était effrité à cause d'un mauvais calcul de sa part. Elle avait soumis une exigence de trop. En seulement trois semaines, Bertrand s'était métamorphosé. Elle ne le reconnaissait plus. D'habitude relativement docile, il était relativement facile à raisonner. En le voyant se rebeller, elle avait l'impression de se retrouver devant un étranger.

Elle prit la décision d'essayer de réparer les dégâts et de revenir sur sa décision, du moins temporairement. Le mot "mariage" l'avait fait fuir, il n'en serait plus question. A son grand désarroi, il lui expliqua que même si elle changeait les règles du jeu, il ne reviendrait pas. Elle le regardait, bouche bée, s'expliquer:

J'ai réalisé que j'ai été à deux doigts de faire la pire bêtise de ma vie. On aurait gâché notre vie, Carole, il faut que tu comprennes ça.

Il posa les deux tasses de café fort sur la table plaquée de chêne et ornée de verre. Comme si elle était munie d'un ressort, Carole bondit à la recherche de sousverres qu'elle plaça sous les tasses. Bertrand grimaça.

Tu vois, Carole, je ne fais jamais rien de correct...

Voyons, Bertrand, laisse faire cette niaiserie là...

C'est peut-être une niaiserie, Carole, mais à la longue ça tombe sur les nerfs. Pour te satisfaire, il faudrait que j'arrête de fumer, je ne peux plus manger ce que je veux, je ne parle pas assez bien pour toi. Tu veux me changer... Tu m'étouffes...

Tu as l'air de mettre tous les torts sur mon dos...

Non. J'ai mes torts aussi. Le premier de tout, c'était de tout laisser passer sans rien dire.

Pierre t'a monté la tête, c'est clair.

Il haussa le ton, excédé:

Pierre n'a pas d'affaire làdedans. T'imaginestu que je ne peux pas prendre une décision tout seul? J'ai réalisé que j'étais bien, que je respirais enfin quand tu n'étais pas là.

Elle sursauta.

On devrait aller en thérapie de couple, ça nous ferait du bien.

Il sortit de ses gongs.

Sacrement, Carole, laissemoi tranquille avec ta thérapie. J'ai déjà dit non làdessus. Non, mais regardenous, ça fait rien que six mois qu'on vit ensemble et ça ne marche plus...

Donnenous une dernière chance...

Pour le retenir, elle utilisa toutes les armes de son arsenal. Les larmes pour essayer de l'attendrir, les reproches pour le culpabiliser, la tendresse et les caresses, en dernier ressort pour essayer de le garder auprès d'elle pour finir la nuit. Complètement lessivé, il faillit céder mais se ravisa en résistant à tous ses assauts et même si elle refusa obstinément de lui rendre sa liberté, il partit, soulagé, certain que le temps arrangerait tout et qu'elle comprendrait, plus tard, que tout était pour le mieux.

Donnenous une dernière chance, mendiatelle encore, alors qu'il ouvrait la porte, bien décidé à en finir.

Carole, comprends donc, c'est fini...

Tu n'as pas d'coeur Bertrand Pépin. Non, ce n'est pas fini... Je n'ai pas dit mon dernier mot, vocifératelle.

Il était déjà dans le corridor de l'immeuble.

Lorsqu'elle se retrouva seule, elle analysa la situation. Elle considéra qu'elle avait perdu une bataille mais pas la guerre. Au moins, elle avait réussi à le retenir assez longtemps pour l'empêcher de retourner auprès de l'autre.

Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, pensatelle, comme le disait toujours ma mère.

Elle enfila sa robe de nuit et but une tasse de tisane à la valériane.

Elle devait absolument dormir pour être en forme le lendemain, prête à l'attaque. Jacinthe l'aiderait dans ses plans, elle en était certaine.

Elle s'endormit en se répétant le vieil adage bien connu: "la nuit porte conseil".

Chapitre 5

Jacinthe arriva avec dix minutes d'avance au restaurant où Carole lui avait donné rendezvous. Étant donné qu'elle adorait les intrigues et qu'elle s'en nourrissait comme si sa vie en dépendait, elle avait hâte d'entendre le récit des événements de la veille. Elle choisit une table pour deux, dans un coin tranquille, apte à favoriser les confidences. Elle demanda à la serveuse de lui apporter un café en souhaitant que d'en siroter quelques gorgées l'aiderait à contenir son anxiété.

Carole se présenta à l'heure exacte, les traits tirés et les yeux cernés. Elle n'avait pas pris le temps de se maquiller, ce qui n'arrangeait rien. Jacinthe ne put s'empêcher de lui en faire la remarque.
Mais tu as bien l'air *maganée*!

Carole emprunta l'air d'une victime pour répondre:
Ah! moi quand je n'ai pas mes huit heures de sommeil, c'est ça que ça donne. Saistu à quelle heure Bertrand est rentré hier soir?

Elle tenait à vérifier s'il était rentré directement chez ses parents après l'avoir quittée.
Comment veux-tu que je le sache? Il est déménagé chez Pierre, hier après-midi.
Tu n'es pas sérieuse! C'est pire que je pensais, d'abord.

Consternée, elle avait haussé le ton, attirant l'attention des gens attablés autour qui les dévisagèrent un moment. Jacinthe, qui ne pouvait plus dominer sa curiosité, se risqua:
Qu'est-ce qui s'est passé, finalement, hier soir?
Parles-moien pas! C'est la catastrophe.

Elle éclata en sanglots.
Estu en train de me dire que vous avez *cassé*?
Je ne peux pas le croire encore.

Elle observa un moment de silence avant de reprendre, en se tamponnant les yeux discrètement.
Tu avais raison, il était à la discothèque. Et dans les bras d'une autre, en plus.
L'écoeurant!

Jacinthe éprouvait à la fois de l'indignation et du ravissement envers la conduite de son frère. Elle était indignée parce qu'il faisait de la peine à sa meilleure amie mais ravie de ce qu'elle pourrait colporter à son père. Peut-être descendrait-il Bertrand du piédestal sur lequel il l'avait placé quand il s'était joint à l'entreprise familiale de plomberie, contrairement à ses deux frères qui avaient dédaigné l'offre paternelle pour se lancer dans le commerce des meubles.

Carole lui relata en détails les événements de la veille. Pour finir, elle ajouta:

Il ne s'en tirera pas comme ça, ce serait trop facile. Il n'a pas été honnête envers moi. Il faut que tu m'aides.

Tu ne m'as pas dit qu'il était avec une autre, hier soir?

Oui, mais ça ne doit pas être sérieux, encore. Qu'est-ce que je pourrais faire? Quand je lui téléphone, il n'est jamais là et il ne me rend pas mes appels.

Jacinthe réfléchit quelques minutes. En s'inspirant de son téléroman favori, elle échauffa divers scénarios tout aussi invraisemblables les uns que les autres, qu'elle écarta pour leur manque de subtilité.

C'est sa fête dans quelques jours, on pourrait lui organiser un party... avançatelle finalement.

C'est une bonne idée, ça. Pensestu que ta mère nous aiderait?

Sûrement, je vais lui en parler et je te redonne des nouvelles.

Rassérénée, Carole picora un peu dans son omelette. Elles avaient à peine touché au contenu de leur assiette tellement elles étaient captivées par la conversation. Elles réglèrent la facture en se quittant sur une note d'optimisme.

* * *

Pierre essaya de se faire le plus discret possible pour ne pas réveiller Bertrand qui dormait sur le divanlit du salon. Malgré toutes les précautions prises, son cousin s'éveilla dès qu'il commença à se déplacer dans l'appartement. Pierre s'excusa:

J'ai fait attention pourtant, pour ne pas faire de bruit.

Bertrand s'étira en bâillant.

C'est correct.

Puis? T'estu couché bien tard? Je ne t'ai même pas entendu rentrer. Il devait être quatre heures. Je ne sais pas au juste... Il commençait à faire clair... Les petits oiseaux chantaient...

Il tenta d'imiter le chant des oiseaux.

Ouais, tu as l'air de bonne humeur... pour un gars qui s'est fait prendre les culottes à terre, hier...

Eh! N'exagère pas...

Bertrand sortit la dernière cigarette de son paquet et l'alluma. Il avait mentionné à Julie, la veille, qu'il s'agissait de son dernier paquet. Il devait tenir parole. Au lieu de la dernière cigarette du condamné, ce serait celle du "libéré". Il en fit le commentaire à son cousin, en tirant voluptueusement sur ses dernières bouffées. Pierre vérifia s'il avait bien compris ce que son cousin essayait de lui dire.

Estu en train de me dire que c'est fini avec Carole?

Ouais...

Eh! ben.

Dismoi pas que pour une fois, tu trouves rien à dire!

Pierre le regarda, surpris. Il se sentit un moment responsable de la décision de Bertrand. Comme s'il lisait dans ses pensées, son cousin le rassura:

N'aie pas peur, même si tout le monde dit que tu as une bien mauvaise influence sur moi, tu n'as rien à voir làdedans. Je suis capable de prendre mes décisions tout seul.

Ouf! fit Pierre en s'épongeant le front, comme s'il feignait d'être libéré d'un poids épouvantable.

Ils éclatèrent de rire, complices.

Non, mais farce à part, tu es sûr que c'est fini?

Sûr et certain.

Elle a pris ça comment?

Bertrand répondit l'air grave:

Mal. Pour elle ce n'est pas fini. Je m'attends à la voir rebondir de temps en temps.

Les souvenirs de la veille, trop frais encore, étaient pénibles à évoquer. Il éprouvait un certain malaise en repensant à Carole. Par sa conduite, sans le vouloir, il l'avait blessée. Il dissipa cette pensée et ne prolongea pas davantage la conversation en ce sens. Il choisit plutôt de s'informer de la manière dont s'était déroulée la soirée après son départ.

Vous autres, êtes-vous rentrés tard?

Je suis parti de la discothèque vers deux heures. On est tous allés prendre un café au restaurant, après.

Est-ce que Julie était avec vous?

Malicieux, son cousin feignit l'amnésie partielle:

Saistu, je ne me rappelle pas.

Niaisemoi donc...

Ah! ça me revient. Elle était avec Emmanuel.

Bertrand s'emporta.

Ah! pas ce maudit importé-là!

Pierre ravi, d'avoir suscité une réaction aussi vive le calma:

Les nerfs! Julie était avec nous, SEULE. On dirait que tu l'as dans l'oeil... Je ne te blâme pas.

Tu peux bien parler, toi. Martine a l'air de te faire de l'effet.

Je ne peux pas te contredire. Elle est drôle et a l'air bien moins compliquée que sa soeur.

Il observa Bertrand à la dérobée pour vérifier si son affirmation susciterait une réaction. Son cousin répondit, songeur, après avoir observé quelques moments de silence:

Chacun ses goûts...

-En tout cas, tu ferais mieux de te grouiller car on va bruncher avec elles dans une heure.

Il n'en fallut pas plus à Bertrand pour se décider à passer sous la douche, à se raser et à essayer d'effacer les traces de manque de sommeil laissées par la longue veille. Bien qu'un peu fatigué, il se sentait merveilleusement bien, un peu exalté, même. Il mit sur le compte de la caféine ingurgitée au cours des dernières heures, l'état de fébrilité dans lequel il se trouvait. Il dut admettre que le fait d'avoir repris sa liberté y était sans doute pour quelque chose. Et que de revoir Julie pesait sans doute aussi dans la balance.

Chapitre 6

Julie était sous la douche quand le téléphone sonna. Martine se précipita

pour répondre, une tasse de café à la main. Elle but une gorgée à la hâte avant de décrocher.

- Bonjour, est-ce-que je peux parler à Julie, s'il te plaît?

Elle reconnut tout de suite la voix de l'interlocuteur. Connaissant la faiblesse de caractère de sa soeur, elle n'hésita pas une seconde à improviser, en soignant son langage jusqu'à l'exagération:

- Je regrette, Émile, elle est sortie avec un ami, mentit-elle.

- Peux-tu lui dire que j'ai téléphoné, s'il te plaît?

Elle continua de s'enliser dans son mensonge:

- Je ne pense pas la revoir aujourd'hui.

- Très bien, j'essaierai de la rejoindre ce soir. Merci et bonne journée.

Elle raccrocha, furieuse mais satisfaite d'elle-même. Cet homme n'avait pas donné de nouvelles à sa sœur depuis deux semaines. Julie l'attendait toujours comme une idiote. Et quand il se décidait à réapparaître, elle ouvrait les bras, comme si de rien n'était.

Martine décida de ne pas transmettre le message à sa sœur, lui donnant ainsi une chance de passer une journée agréable en compagnie de Bertrand. Ne se doutant de rien, Julie sortit de la salle de bain en peignoir, les cheveux enroulés dans un turban. Elle avait enduit son visage d'un masque aux algues vertes. En l'apercevant, sa soeur feignit l'épouvante en poussant un petit cri perçant:

- Le monstre aux yeux verts! Comme dans le film!

- Reviens-en...

- C'est vrai, j'avais oublié que tu n'es pas *parlable* avant ta première tasse de café. Je ne sais pas si Bertrand te trouverait aussi séduisante s'il te voyait en ce moment.

- Qu'est-ce qu'y vient faire là-dedans, lui?

- Il a l'air de te trouver pas mal à son goût, d'après ce que j'ai pu voir...

- Je te ferais remarquer qu'aujourd'hui c'est toi qui l'as invité, la coupa Julie d'un ton accusateur.

- Je pensais que ça te ferait plaisir. Autrement, tu aurais été obligée de faire le chaperon parce que Pierre venait, de toute façon.

- On dirait que vous vous entendez bien, Pierre et toi, poursuivit Julie qui voulait éviter de devenir le centre d'intérêt de la conversation.

Martine emprunta un air faussement détaché:

- Ah! il n'est pas aussi beau que Bertrand, mais il fera l'affaire.

Comment ça se fait que tu te ramasses toujours avec les plus beaux?

- Pense à Luc, tu vas changer d'avis...

Martine éclata d'un rire sonore.

- C'est vrai qu'avec lui ma théorie ne tient pas debout. Pour changer de sujet, il me semble que ça fait un bout de temps que tu n'as pas eu

de nouvelle d'Émile...

- Si tu penses que je compte les jours, s'emporta Julie qui quitta la pièce, contrariée, en emportant sa tasse de café.

Martine se cala dans son fauteuil favori et renversa la tête en souriant.

Après tout, sa soeur n'était peut-être pas un cas désespéré. Elle n'avait peut-être besoin que d'un coup de pouce. Sa grande soeur y veillerait.

* * *

Les deux cousins arrivèrent à l'heure prévue devant l'immeuble où Martine et Julie partageaient un appartement. Ils descendirent de voiture pour aller rejoindre les deux jeunes filles qui venaient à leur rencontre, fidèles au rendez-vous. À la vue des deux jeunes soeurs vêtues très différemment, Bertrand craignit un désistement de la part de Julie. Contrairement à sa soeur qui portait jeans et bottes, elle avait revêtu une robe et des sandales.

- Êtes-vous bien sûres qu'on s'en va tous à la même place? s'informa Pierre en se dirigeant vers elles.

Les deux jeunes filles se consultèrent en souriant. Martine prit la parole.

- Voyez-vous, ça gênait ma soeur de se promener en bottes western, au restaurant, un dimanche, et moi ça m'achale de traîner du linge pour me changer.

- On ne te fera pas trop honte, Julie, même si on est en jeans? intervint Bertrand, rassuré par le récit de l'anecdote.

Elle rit nerveusement comme toutes les fois où elle était embarrassée:

- Mais non, voyons!

Sans aucune hésitation, Pierre embrassa Martine et Julie sur les deux joues. Même s'il le trouvait un peu audacieux, Bertrand s'exécuta à son tour, en se disant qu'après tout Emmanuel ne se gênait pas, alors pourquoi pas lui?

En ouvrant la portière de la voiture, Pierre ne put s'empêcher de commencer par une boutade.

- On est obligés de prendre ma voiture, parce que qu'à quatre dans le petit carrosse de Bertrand ce n'est pas reposant.

- Au fond, il est jaloux...

Les deux jeunes filles rirent de la plaisanterie. Julie prit place sur le siège arrière avec Bertrand. Martine s'installa devant aux côtés de Pierre. Il lui lança une oeillette de connivence avant de démarrer le moteur de sa CAMARO Z28.

Le restaurant où ils avaient choisi d'aller déjeuner était renommé pour son "brunch" du dimanche. À VOLONTÉ, avait insisté, Pierre dont l'appétit était légendaire. Martine et Pierre firent presque tous les frais de la conversation. Bertrand ajouta de temps en temps son petit grain de sel en essayant de se convaincre que les événements de la veille n'avaient pas affecté les liens fragiles qui se tissaient entre Julie et lui. Elle semblait aussi réservée et rêveuse, par moments, que d'habitude. Quand elle s'absenta pour aller regarnir son assiette. Bertrand en profita pour s'informer auprès de Martine:

- Qu'est-ce qu'elle a? Elle est fâchée?
- Non. Elle a juste besoin de distraction.
- Fie-toi sur nous autres que la journée sera occupée... intervint Pierre.

En apercevant Julie qui revenait avec une assiette comble, Pierre la taquina:

- Où tu mets tout ça? Tu es grosse comme une puce. Moi ça descend directement de l'estomac au ventre.
- Ou au pneu de secours, enchaîna Bertrand en lui pinçant la taille.
- Je suis juste un petit peu dodu. Ce n'est pas plus grave que ça.

À mesure que le déjeuner progressait, Julie commença à se détendre et à rire des plaisanteries qu'échangeaient les autres. Ils savourèrent ainsi, chacun à leur manière, l'insouciance et la magie des premiers moments, quand on a tout à découvrir sur l'autre. Cupidon s'amusait à leur laisser croire que l'autre devenait la personne la plus captivante que l'on connaisse. L'amour, à ses premiers balbutiements, aveugle au point où les pires défauts paraissent tolérables. Il déforme la réalité. On idéalise l'autre et on le place sur un piédestal. On remercie le ciel d'avoir mis cette personne sur son chemin et la seule pensée qu'on aurait pu ne jamais la rencontrer donne le vertige.

Ainsi, au fil de la conversation, ils firent plus ample connaissance.

Les deux jeunes filles parlèrent de leur travail. Les cousins apprirent qu'elles travaillaient ensemble dans un atelier de couture qui appartenait à leur tante Marielle, la marraine de Julie. Elles pratiquaient l'équitation, la natation et elles adoraient danser.

- On avait remarqué pour la danse, commenta Bertrand, j'ai jamais tant dansé dans toute une soirée.
- Moi, si ça continue, je vais finir par perdre mon enrobage, ajouta

Pierre.

- Si on aime tant danser, c'est parce qu'on est des grandes frustrées...
expliqua Martine.

- Comment ça?

- Quand on était plus jeunes, notre père était très sévère. Il ne
voulait jamais qu'on aille danser, alors on se reprend... Pas vrai, Julie?

L'allusion déplut à Julie qui lança un regard désapprobateur à sa
soeur.

- Quand je danse, j'oublie tout mes problèmes, c'est un moyen d'évasion. C'est une façon
de s'exprimer aussi. Puis, au "Laser 2000" même la musique de danse sociale est bonne.
On n'a pas l'impression de se retrouver dans un club de l'âge d'or.

Ils éclatèrent de rire. Le déjeuner tirait à sa fin. Martine qui ne
voulait pas laisser une minute de répit à sa soeur passa à l'attaque.

- Est-ce qu'on se choisit un film pour ce soir?

Julie qui ne voulait pas avoir l'impression de s'imposer intervint
tout de suite:

- On est pas obligés de tout faire la même journée...

- Tu en a déjà assez de nous voir? Tu veux te débarrasser de nous?

À la réplique de Pierre, elle rougit.

- Non, ce n'est pas ça, voyons.

- Nous autres, on est libres comme l'air, hein Bertrand?

- C'est ça... Qu'est-ce qu'on choisit?

- Une comédie, alors, répondit Julie qui n'avait pas envie d'aller
verser un torrent de larmes. Il y a un film avec Danny de Vito, d'habitude
avec lui, on se trompe pas.

- En attendant, en route pour la ferme... J'ai réservé. Il ne faudrait pas
être en retard, les pressa Martine.

En arrivant à sa voiture Pierre repéra un billet fixé au pare-brise.

Il lâcha un juron, cherchant à comprendre la raison de sa délinquance.

- Bon, qu'est-ce que j'ai fait encore?

Bertrand consulta le papier par-dessus son épaule:

- Panique pas, tu es stationné dans une place réservée aux handicapés.

C'est juste pour t'avertir. Ces espaces-là au cas où tu ne le saurais
pas, Pierre, c'est pour les handicapés PHYSIQUES. Tant qu'à
moi, les déficients de ton genre ne devraient même pas avoir de permis,
premièrement... Pour un électricien, je trouve que tu n'es pas
toujours une lumière...

Ils se chamaillèrent un moment comme des gamins sous l'air amusé des
deux soeurs qui feignirent le découragement en dodelinant la tête.

Chapitre 7

La ferme "La Randonnée" était située à quelques kilomètres de la ville. Pour s'y rendre, il fallait emprunter un chemin de terre bordé d'érables centenaires dont les branches s'enchevêtraient au-dessus de la route, donnant l'impression qu'on traversait un tunnel.

- Ici, l'automne, c'est de toute beauté, commenta Julie pendant qu'ils avançaient lentement en admirant le paysage.

Un homme les salua de la main dès qu'il aperçut les deux jeunes filles. Il avait l'air d'un autochtone avec sa peau tannée, ses yeux foncés, perçants et ses cheveux d'un noir corbeau attachés derrière la nuque. Un bandeau ceignait son front.

- Il ne lui manque rien qu'une plume derrière la tête, celui-là... souffla tout bas Pierre alors qu'il se dirigeait vers eux, tout souriant.

- C'est Bill, notre guide, les renseigna Martine.

Bill embrassa les deux filles et tendit une main virile aux deux cousins en se présentant. Il leur fit part du trajet qu'il avait choisi, en fonction de la température : à travers bois pour bénéficier d'un peu d'ombre car la journée s'annonçait humide. Il les avertit de la possibilité, d'un orage mais qu'il espérait revenir avant la pluie.

Pendant que Bill s'affairait à seller les chevaux en compagnie de Julie, Martine fit visiter les lieux aux deux cousins. Outre de magnifiques chevaux arabes, la ferme comptait des poules, des chèvres et des vaches laitières. Les deux comparses parurent surpris de la manière dont le tout était admirablement tenu. Leur seule référence en ce domaine était la ferme de leur oncle Arthur, laissée à l'abandon par le vieil ivrogne et qu'ils avaient baptisée, "la dompe".

Avant de monter en selle, Julie sortit un petit tube qu'elle fit circuler. Martine en extirpa trois petits granules qu'elle fit fondre sous sa langue. Elle le passa à Pierre qui examina le contenant, perplexe. Il y lut l'inscription ARNICA MONTANA 9CH.

- Qu'essé ça? demanda-t-il.

- Des granules d'homéopathie, le renseigna Julie.

- À quoi ça sert?

- À éviter les courbatures...
- C'est la première fois que je vois ça. Tu veux me faire accroire que ces trois petites boules vont m'empêcher d'être *raqué* ?
- C'est ça.

Pierre tendit le tube à Bertrand, qui, pas plus convaincu que son cousin de l'efficacité du produit, le prit tout de même, docile, bien plus pour ne pas déplaire à Julie.

- Ce n'est pas dangereux, au moins? s'informa encore Pierre.
- Non, il n'y a aucun effet secondaire ; ça vient d'une plante, c'est naturel, le rassura Julie.
- Comment tu sais tout ça, toi?

Elle répondit évasivement:

- J'ai déjà travaillé dans une pharmacie où on en vendait. Allez, je vous donnerai un cours une autre fois, on y va...

Les deux jeunes filles purent s'amuser un peu aux dépens de Pierre et Bertrand qui éprouvèrent quelques difficultés à monter en selle. Elles se rendirent compte que les deux larrons en étaient à leur première expérience. Le guide jugea approprié de donner quelques conseils d'usage avant de donner le signal du départ: comment tenir les guides, comment faire obéir l'animal et comment se tenir à cheval.

Les premières minutes furent inconfortables pour les deux cavaliers inexpérimentés. Puis au bout d'un moment, ils en arrivèrent à se détendre et à contempler le paysage, en se laissant balancer au rythme de la monture. À la suite du guide, les chevaux s'engagèrent docilement dans un sentier, en file indienne.

Après une demi-heure de randonnée, Bertrand éprouva une agréable sensation de calme et de paix intérieure. À chevaucher ainsi, en pleine nature, les sens en éveil, il prit conscience de tout ce qui l'entourait comme s'il venait de naître le matin même. Il eut l'impression étrange que le temps s'était arrêté et qu'il se trouvait dans une autre dimension.

Après avoir manifesté de la réticence pour ce projet, il s'étonnait d'y prendre autant de plaisir. Il ferma les yeux et inspira profondément comme s'il sentait l'urgence d'imprimer ce souvenir dans sa mémoire pour pouvoir y revenir, au besoin, dans les moments plus troubles.

Julie, perdue dans ses pensées, fit de vains efforts pour essayer d'anesthésier la douleur causée par le silence d'Émile dont elle était sans nouvelle depuis plus de deux semaines. Elle constata avec nostalgie que le temps commençait à estomper dans sa mémoire les traits de son visage, que son sourire se perdait dans un brouillard. Il s'agissait d'une blessure de plus à soigner dans la longue liste des chagrins refoulés, une cicatrice de plus à camoufler. Elle

soupira en se penchant pour caresser de la main, la tête de la bête qui venait de hennir, pour la rappeler à la réalité.

Habitée à savourer le moment présent sans se soucier du reste, Martine se surprit à échafauder des plans pour essayer de rapprocher Julie et Bertrand. Il fallait que sa sœur oublie Émile, cet égoïste qui allait et venait comme lui semblait. Puis elle descendit au fond d'elle-même pour analyser ses propres sentiments et dut convenir qu'elle éprouvait une certaine attirance pour Pierre. Elle se remémora les paroles d'une vieille chanson qu'elle fredonna intérieurement: "Et je m'en fous si ce n'est pas vraiment le grand amour, il m'a ouvert toutes les portes du bonheur." Elle admit qu'elle avait éprouvé de la jalousie, surtout au début, pour la passion qui unissait Julie et Émile mais que maintenant elle était convaincue qu'il valait mieux vivre un bonheur paisible qu'un amour tourmenté et dévastateur.

Pierre, qui fermait le cortège se laissa aller à quelques réflexions concernant Martine. Peu habitué à identifier et approfondir ses sentiments, il se sentait piégé. Martine et lui s'entendaient très bien, à n'en pas douter. Elle était drôle, pas compliquée. Une certaine hésitation le retenait entre le fait de passer de l'amitié à ... autre chose. Il ne pouvait même pas penser au mot "amour" sans éprouver une crainte, une espèce d'angoisse. Il n'avait cependant pas l'impression que Martine était une fille de plus dans ce que ses copains surnommaient son "harem". Pour se rassurer et chasser l'anxiété que ses pensées suscitaient, il se dit qu'il prendrait le tout un jour à la fois. Et que c'était bien suffisant.

Le ciel devenait de plus en plus bas, le temps, lourd et de plus en plus pesant. Au loin, Dame Nature lançait des avertissements, depuis un moment déjà. En entendant gronder le tonnerre sourdement, au loin, le guide accéléra l'allure:

- La température, c'est comme les gens, très changeant... commenta-t-il en donnant le signal du galop.

Les deux cousins se cramponnèrent comme on le leur conseilla. Bien que Bill choisisse un raccourci pour la rentrée, ils furent surpris par l'orage qui éclata. Ils rentrèrent en hâte, en poussant des cris et des rires. Ils longèrent un étang ensemencé de truites où les gouttes d'eau en atterrissant avec force sur la surface de l'eau scintillaient comme des milliers de petits diamants. Sous la violence du vent les quenouilles bordant l'étendue d'eau se balançaient en s'inclinant toutes dans la même direction, dans une chorégraphie impeccable.

La température avait chuté de plusieurs degrés. Ils se débarrassèrent

de leur monture pour se mettre à l'abri, dans l'écurie. Au bout d'un moment, constatant que la pluie ne leur laisserait aucun répit, ils sortirent en courant et se bousculèrent pour entrer dans la voiture. Complètement mouillés, ils trouvèrent encore le tour de rire de leur aventure. Bertrand se servit de l'excuse que Julie tremblotait de froid pour se rapprocher d'elle en lui entourant les épaules de ses bras.

- Pauvre petit chaton, fit-il en lui frictionnant les bras vigoureusement.

En souriant, Pierre jeta un coup d'oeil dans le rétroviseur.

- Toutes les raisons sont bonnes, lança-t-il à l'intention de Martine en se moquant de son cousin.

Il parodia la scène dont il venait d'être témoin en se jetant sur Martine qui éclata d'un rire sonore. Avant de démarrer, il se retourna vers les passagers de la banquette arrière qui le dévisageaient d'un air agacé. Il s'esclaffa encore:

- Changez d'air, vous n'êtes pas à un enterrement!

Il n'avait jamais vu son cousin si susceptible, si maladroit et si peu sûr de lui. Mais le pire, selon Pierre : Bertrand perdait son sens de l'humour. Et c'était très grave...

Chapitre 8

Comme s'ils ne pouvaient se résoudre à se quitter, les jeunes gens décidèrent, après le cinéma, de finir la soirée en beauté, en se rendant à la discothèque. Pierre taquina les deux soeurs:

- Si vous avez encore de l'énergie pour danser, naturellement...

- Pour la danse, il en reste toujours, n'aie pas peur, rétorqua Martine.

Julie s'empessa d'ajouter:

- Mais on ne peut pas veiller trop tard, on prépare un défilé de mode et on a une grosse semaine.

Les deux cousins ne s'objectèrent pas. Ils avaient l'habitude de se coucher tôt lorsqu'ils travaillaient le lendemain. Bien que ce soit dimanche, Bertrand s'étonna de la présence d'autant de monde à l'intérieur de l'établissement. Ils s'attablèrent avec la bande de Martine, déjà sur place. Bertrand se cala dans son fauteuil en poussant un soupir de satisfaction. Il avait passé une journée inoubliable et prolongerait la soirée heures en compagnie de Julie, dernier moment de relaxation et de repos avant d'entreprendre une autre semaine de travail.